

larmes coulèrent abondamment. Si Mme Ronan, la pacifique Mme Ronan avait été à son poste, sa parole conciliatrice eut peut-être transformé cette douleur en contrition, et le congé eût été aussi vite repris qu'il avait été donné.

Mais elle n'était pas là, et Faraude resta en tête-à-tête avec sa colère et ses difficultés.

Un instant elle espéra que Clémence viendrait lui apporter une bonne parole, et même lui tendrait la main pour l'aider à remonter dans les bonnes grâces de son père ; mais ce fut en vain. La petite Clémence aimait beaucoup Faraude, mais elle avait pour son père une de ces affections aveugles qui ne raisonnent pas.

Quand M. Ronan lui raconta la scène du paiement en l'assaisonnant de reproches à l'adresse de l'ingrate Faraude, elle avait abondé tout de suite dans son sens et, regardant le congé de Faraude comme définitif, elle s'était empressée d'aller arrêter la femme de ménage qui venait aider dans les moments de presse.

Et plus tard, en voyant Faraude commencer ses paquets, elle ne trouva pas dans son cœur un mot, un seul pour la retenir. Si bien qu'à l'attendrissement succéda de nouveau dans le cœur de la pauvre fille une colère qui la fit agir en quelque sorte contre elle-même.

Quand madame Ronan, qui avait fait annoncer qu'elle ne pourrait revenir le samedi soir, fit son entrée dans la boutique de la Quenouille le lendemain matin, elle apprit une nouvelle qui faillit la faire tomber de son haut et à laquelle elle refusa longtemps de croire.

Faraude était partie du matin avec ses paquets et était engagée chez le colonel, leur voisin, qui partait dans la semaine pour Paris.

Si Faraude avait été présente, Mme Ronan eût certainement empêché cette défection. Du moment qu'elle était accomplie, il n'était pas dans ses habitudes de s'essouffler à la poursuite des gens, et elle se résigna, non sans un intime regret, à chercher une remplaçante à l'infidèle Faraude.

CHAPITRE X

—Mademoiselle Faraude, madame vous demande.

—Je n'ai point le temps d'aller parler à madame, répondit Faraude avec le haussement d'épaules par lequel elle accueillait ce mot de mademoiselle accolé à son nom, et vous n'avez qu'à m'appeler Marion où Faraude tout court. Dites à madame, monsieur le soldat, que le dîner ne vaudra pas mieux que le déjeuner si je suis dérangée à cette heure.

—Je vais porter votre réponse, dit l'ordonnance, au petit soldat blond, à la tournure prétentieuse, et si madame veut absolument vous voir, je prierai M. Guillaume, qui a le bonheur de vous plaire, de me remplacer comme commissionnaire.

—Va-t-en avec tes messieurs et tes demoiselles, failli piou-piou, grommela Faraude. Je ne sais pas ce qu'ont ces gens-ci, de se donner de ces noms là à tout bout de champ. Comme si cela changeait rien du tout à leur condition ! C'est ma foi une belle demoiselle que Faraude, emprisonnée dans une cave où le soleil est remplacé par le feu de son fourneau. Ah ! Seigneur, qu'on m'appelle Faraude tout uniment et qu'on me laisse vivre en chrétienne et respirer l'air du bon Dieu.

Le monologue ardent de Faraude fut interrompu par l'arrivée de l'autre ordonnance qui n'était autre que Guillaume, l'enfant de St-Cornély.

—L'humeur n'est pas commode ce matin, dit-il gaiement en prenant un siège. Mon collègue a dit à madame qu'il aimerait mieux affronter une mitrailleuse que sa terrible cuisinière.

—Ah ! ce soldat est votre collègue, Guillaume. Ici on donne des beaux noms aux choses et aux personnes, ce qui ne les rend pas plus avenantes.

—M. Jules est très aimable, Faraude, et toujours le bienvenu auprès des dames.

—C'est que les dames du torchon ne sont pas difficiles. Pour moi, la vue de ce petit pincé me donne de l'humeur. Comme vous savez, j'ai passé l'âge des galanteries, et je n'en ai jamais eu le goût, Dieu merci. J'aime mieux avoir affaire à un brave garçon qui m'appelle par mon nom et que je comprends quand il parle, qu'à un failli gars qui roule des mots avec un cailloux dans sa bouche.

—Décidément, Faraude, l'humeur n'est pas commode ce matin. Est-ce que madame a grondé pour le déjeuner ?

—Non ; mais ça ne tardera pas. C'est même pour

cela qu'elle me demande sans doute, mais j'ai mon soufflé en train et je ne peux pas quitter ma cuisine. C'est comme ça, Guillaume, et je n'ai jamais vu d'esclavage pareil au mien. Ah ! je vous promets qu'à Paris je gagne durement mon argent.

—Mais enfin, Faraude, qui est-ce qui vous met si fort en colère ces jours-ci. Dans les commencements cela allait très bien, madame était contente de vous et vous...

—Vous étiez contente de madame, peut-être. Non, Guillaume, je ne serai jamais contente d'une maîtresse que je ne vois quasi jamais, qui n'a jamais eu une bonne parole à me dire, et qui fait faire ses comptes par sa fille de chambre, une mijaurée qui me regarde avec mépris, parce que je n'ai pas comme elle un gros chignon frisé et un cotillon qui balaie la rue. Et ça, ce n'est rien encore, ça se supporte avec un peu de raison ; mais il y a autre chose.

—Ah ! oui, votre cuisine, à cause que c'est un sous-sol !

—Un sous-sol, Guillaume ! c'est un sous-terre. Je vous le demande, est-ce que les créatures du bon Dieu devraient être condamnées à vivre comme ça sous la terre, comme des taupes, et à n'avoir de jour pour leurs yeux que par ces vilains trous par lesquels on n'a pas seulement la consolation de voir le ciel.

Et laissant tomber l'oignon qu'elle était occupée à peler, elle montra le poing à la petite fenêtre par laquelle un jour avare descendait des hauteurs de la maison.

—C'est comme ça à Paris, répondit philosophiquement Guillaume, vous comprenez bien, Faraude, que le terrain ici est plus cher qu'à St-Cornély. D'ailleurs, dame, ce sont toutes ces privations qui se paient.

—Cher, très cher, je commence à le comprendre, mais ce n'est pas encore d'être sous terre qui me chagrine à en pleurer, je ne manque pas de courage et je sais bien qu'il me faut gagner la pension de Mathurin.

—Qu'est-ce donc ?

—Vous ne le devinez point, homme de Saint-Cornély ?

—Non.

Faraude lui jeta un regard douloureux et, secouant furieusement la petite casserole où dansaient dans une friture de beurre des oignons hachés menus.

—A quel jour sommes-nous aujourd'hui, Guillaume l'avisé ?

—A quel jour ? mais au samedi... Non, au dimanche.

—Vous faites bien de compter sur vos doigts, car le dimanche, ici, c'est tout comme les autres jours.

—Est-ce que madame vous empêche maintenant d'aller à la messe, Faraude ? Je l'avais pourtant avertie que les filles de St-Cornély n'entendaient pas sacrifier leurs offices.

—Les filles de St-Cornély, Guillaume, seulement les filles ? Est-ce que les hommes n'ont pas d'âme en eux ? Est-ce que ce n'est pas dans la France qu'est Paris ? Est-ce que la France a changé de religion ?

—Ma pauvre Faraude, vous m'en demandez trop long. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a des gens qui se passent très bien de la religion. Si vous croyez que mon collègue pense au dimanche autrement que pour rigoler, vous vous trompez.

—Oh ! je le connais bien le piou-piou, et ce n'est point à lui que je préparerai les soupes qu'il aime. Mais pour revenir à cette maison-ci, Guillaume, pas une âme ne sanctifie le dimanche.

—C'est ce qui vous trompe, Faraude. Si vous aviez le temps d'aller à la messe de neuf heures, à la Madeleine, vous verriez le colonel entendre la messe en lisant dans un gros livre. Et moi-même, est-ce que vous croyez que je n'ai pas ma messe à une heure ou à une autre ? Pourquoi est-ce que vous ne faites pas comme moi ? On s'échappe, et en trois quarts d'heure on a rempli son devoir. Jamais je n'ai eu dans l'idée que madame, qui n'est pas dévote, c'est clair, vous défendrait d'aller à la messe.

—Elle ne me le défend pas, Guillaume ; mais tous les dimanches elle envoie sa fille de chambre avec une liste de plats comme celle-ci, et tous les dimanches nous avons du monde à déjeuner et à dîner. Alors moi je me presse tant et tant que je manque la messe ou bien les plats.

—Mais le matin, Faraude, avant que la maison se réveille.

—Guillaume, quand madame s'arrange de façon à me faire veiller jusqu'à minuit le samedi soir, je

dors comme un loir le dimanche matin. Il faudrait enfin s'entendre et ne pas demander aux domestiques de se coucher très tard et de se lever très tôt.

—C'est leur habitude aux maîtres, répondit Guillaume d'un ton résigné, il faut bien en passer par là.

—Ah bien ! moi, Guillaume, je ne me résignerai jamais à vivre comme un chien, sans prières, sans église, sans sacrements, et si vous n'étiez pas ici, vous, un brave garçon, j'aurais déguerpi il y a longtemps.

—La place est bonne, pourtant, dit Guillaume.

—Je ne dis pas non ; mais est-ce qu'il est possible de vivre sans comparaison comme une machine qui va tant qu'elle est montée ? Est-ce qu'il est bon aussi pour la santé d'être attachée devant un fourneau allumé et de n'avoir jamais une distraction selon son cœur ?

—Non, non, mademoiselle Faraude, cela ne me paraît pas possible non plus, dit la voix du collègue de Guillaume, qui entra en se frisant les moustaches. Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas la distraction qui manque à Paris, et je crois qu'elle ne manque aux gens de St-Cornély que parce qu'ils ne savent pas où la chercher.

—Et le temps de la prendre, monsieur le beau parleur ; voulez-vous me dire quand, moi, Faraude, j'aurais le temps de la prendre ?

—Eh parbleu ! quand je la prends moi-même. Madame ne vous donne-t-elle pas votre soirée du dimanche ?

—Qu'appellez-vous ma soirée ?

—Mais de neuf à minuit.

Faraude joignit les mains.

—Et que voulez-vous, dit-elle, que fasse une honnête femme de neuf heures à minuit ?

—Qu'elle aille au bal ou au spectacle, mademoiselle Faraude. Il y a un bal très chic à cent pas d'ici, et si vous voulez je vous arrête pour la première valse.

—Moi, j'irais dans ces vilaines maisons où le diable joue du violon. Jamais ! s'écria Faraude. J'ai déjà été invitée par la marchande de légumes, qui m'a l'air d'une vieille sauteuse. Elle m'a dit comme ça en minaudant : Vous arrivez de la province, mademoiselle, vous ne connaissez pas Paris. Il faudra pourtant vous amuser. Voici une carte pour le bal du passage. C'est un franc pour les messieurs et cinquante centimes pour les dames. Je lui ai jeté sa carte au nez.

—Vous êtes vraiment trop sauvage, mademoiselle, remarqua le soldat galant, il n'y aura donc pas moyen de vous apprivoiser ?

—Pas plus qu'on n'apprivoise les biches qui courent dans la belle forêt où mon père creuse ses sabots, dit Faraude en plaçant un bol fumant devant Guillaume. Ah ! le drôle de pays que celui-ci ! Je n'entends parler que de dames et de demoiselles, il n'y a pas jusqu'à la ramasseuse d'ordures qui ne s'intitule madame. Et je m'en amuse.

—Madame, que je lui crie, madame, v'là un trognon de chou qui s'échappe de votre hotte. Est-elle bonne votre soupe, Guillaume ? et ai-je roussi les oignons à votre idée ?

—Tout à fait mon idée, Faraude ; c'est ma foi la vraie soupe de mon pays.

—Eh ! elle vous gâte joliment votre payse, Guillaume. Mad... non... Faraude, ma bonne amie.

—Je ne vous ai point prié d'ajouter ça à mon nom.

—Eh bien ! sauvage Faraude tout court, vous devriez bien diriger vers moi quelques-unes de vos faveurs. Je suis sûr que vous réussiriez bien un plat de bouillie-abaisse.

—De la bouillie-à-diable. Je ne sais pas faire des plats si mal nommés.

—Allons, il n'y a pas moyen de vous adoucir, il faut être de St-Cornély pour vous plaire.

—Et encore ! dit Faraude en hochant la tête.

—Enfin, quoique cela, je vous dirai que madame m'envoie vous redemander de monter chez elle tout de suite.

Faraude jeta un coup d'œil d'intelligence à Guillaume.

—C'est encore pour la gronderie à propos du déjeuner, dit-elle, en plongeant ses deux mains dans une jatte pleine d'eau tiède.

—J'ai en effet entendu des paroles qui me le feraient croire, continua le jeune soldat. On a murmuré contre vous au salon, à cause d'un plat qui n'a pas été trouvé bon.

—Ah ! dame, pourquoi font ils tant de festins le dimanche ! Au moment où je vais sortir pour at-